Zeitschrift: Revue de linguistique romane
Herausgeber: Société de Linguistique Romane
Band: 52 (1988)
Heft: 205-206

Artikel: La situation linguistique en Italie au VIe siècle
Autor: Herman, Joseph
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-399820

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA SITUATION LINGUISTIQUE EN ITALIE AU VI^E SIÈCLE

En parlant de « situation linguistique », j'ai en vue une des dichotomies saussuriennes, celle qui est établie par le Genevois entre « linguistique interne » et « linguistique externe » ; je pense en effet à certaines conditions, donc à certaines données externes de l'emploi des langues en présence : leur extension à l'intérieur d'un territoire donné, la connaissance que pouvaient avoir de ces langues les divers groupes de la population, le rapport — le cas échéant — entre leur réalité parlée et leur fixation écrite, la question de l'existence ou de la non-existence, au sein d'une communauté linguistique, de variétés distinctes (1).

La voie d'approche que j'emprunte s'apparente à certaines méthodes qu'utilise la sociolinguistique contemporaine : je m'efforce de saisir l'attitude des sujets parlants au cours des actes de communication, ainsi que les opinions qu'ils pouvaient avoir sur la situation linguistique dans laquelle ils communiquaient entre eux. Mais comme il n'est guère possible de procéder à des interviews avec des locuteurs du VIe siècle, j'ai recours pour ce faire à des témoignages, souvent implicites, qu'on relève dans les textes de l'époque. Les passages que j'évoque ou que je cite sont donc examinés en tant que témoignages relatifs à l'usage et non pas en tant que spécimens de l'usage.

On ne sait que trop à quel point sont divergentes les opinions en cours concernant la chronologie de la transformation de la structure latine en structures de type roman, ou concernant la distance qui existait à telle ou telle époque entre la réalité de l'usage parlé et la langue des divers genres écrits ; on connaît par ailleurs les difficultés terminologiques que font surgir des expressions comme « latin vulgaire »,

---

(1) Cf. Saussure 1922 (1916), 40-43. Malgré l'identité presque complète des titres, cette étude se concentre donc sur des problèmes très différents de ceux examinés dans le riche article de B. Luiselli (Luiselli 1981 : « La situazione linguistica dell'Italia tardoantica »).

« proto-roman » et similaires. Je ne souhaite pas apporter de nouvelles pièces à un dossier déjà passablement embrouillé. L'approche que j'adopte permettra cependant d'entrevoir ces vieux problèmes sous un éclairage un peu insolite, donc peut-être révélateur.

I.

PROBLÈMES DE BILINGUISME

C'est la coexistence de plusieurs langues dans le même cadre géographique qui constitue l'aspect le plus nettement « externe » de la situation linguistique du territoire en question. Pour l'Italie du VIe siècle, les données élémentaires sont bien connues : sur un fond de population autochtone parlant une langue qu'il faut bien nommer, avec les contemporains, le latin, il y avait, depuis les dernières décennies du Ve siècle, un peuplement plus ou moins épars — et inégalement distribué — de locuteurs parlant le gotique, très inférieurs en nombre aux autochtones, mais vivant en groupes relativement stables jusqu'à la disparition définitive de l'Etat des Ostrogoths (entre 552 et 555), en vestiges isolés et s'étiolant ensuite. A partir de 568, apparition d'une nouvelle langue germanique, le lombard, véhiculée par des conquérants qui semblent avoir été plus nombreux que les Ostrogoths, mais toujours très nettement minoritaires par rapport aux « Romains » (2). En outre, au gré des vicissitudes de la guerre et des conquêtes de Byzance, des éléments parlant grec dans divers centres urbains, sans même parler de la mosaïque de langues et d'ethnies originaires des Balkans et d'Asie mineure, que représentait l'armée impériale (dont la langue de communication était naturellement le grec, avec d'ailleurs le latin, toujours courant dans les nomenclatures et la terminologie militaires) ; et, ceci dit, nous laissons de côté la *vexata quaestio* de la survie d'anciens îlots grecs dans le Sud.

Il est évident que tout cet ensemble ne pouvait fonctionner que grâce à l'existence de couches et de groupes bilingues, et on a pu parler d'une « diffusa condizione di bilinguismo germano-romanzo » (G. Petracco Sicardi 1981, 202). Nous nous efforcerons de serrer la réalité de plus près. Il est connu, en effet, que les caractéristiques du bilinguisme

(2) On parle d'environ 200.000 personnes constituant 5 à 8 % de la population globale dans leurs régions de résidence, cf. Wickham 1981, 65.

de divers groupes vivant dans le même cadre géographique sont en général complémentaires et non pas symétriques : autrement dit, c'est le groupe minoritaire, le groupe en position linguistique plus fragile qui, dans sa masse, devient bilingue, tandis que, dans le groupe majoritaire, le bilinguisme reste sporadique (3).

Or il semble bien qu'après quelques décennies de domination en Italie, dès le premier tiers du VIe siècle, les Ostrogoths, dans leur masse, étaient bilingues. Pour ce qui est du sommet de la hiérarchie sociale, c'est clairement attesté et d'ailleurs peu surprenant ; le roi Théodoric avait longtemps été otage à Constantinople, et s'entourait à Ravenne de fonctionnaires romains qui — comme nous le verrons — ne parlaient sans doute pas le gotique ; sa fille Amalasuntha parlait le latin, le gotique et même le grec (cf. Cassiodore, Variae XI, 1, 6). Quant au roi Théodat, il est dit de lui (Procope, Hist. des guerres, V, 3, 1) qu'il était versé en lettres latines et connaissait la doctrine de Platon. La correspondance administrative, même adressée à des dignitaires goths, était en latin, la correspondance diplomatique également. Il n'arrive qu'une seule fois, en s'adressant au roi des Hérules, tribu considérée comme particulièrement arriérée et barbare (v. les longs développements de Procope, Hist. des guerres VI, 14, 1-42) que Théodoric précise : ... *reliqua per ... legatos nostros patrio sermone mandamus, qui vobis et litteras nostras evidenter exponant* ... (Cassiodore, Variae IV, 2, 4) (4). Il est plus significatif que le clergé ostrogoth, tout en ayant à sa disposition les textes sacrés dans sa propre langue, était certainement bilingue ; témoin le Papyrus de Naples de l'an 551 (Tjäder n° 34) qui porte trois signatures d'Ostrogoths — avec le texte de l'acte de corroboration — en langue et alphabet gotiques (celles du prêtre Optarit, du diacre Suniefridus et du copiste Mirica), tandis que trois membres du clergé, Willienant, Igila et Theudila signent et écrivent en latin (sans doute, comme

(3) « Majoritaire » et « minoritaire » correspondent dans la plupart des cas à des réalités démographiques, mais il existe des cas exceptionnels ; il peut arriver que le groupe linguistiquement « faible » le soit à la suite d'une infériorité économique ou culturelle, d'un manque général de prestige. J'ai récemment consacré une courte étude à la question du bilinguisme de groupe (Herman 1987) dont le texte traduit en français verra prochainement le jour dans les Acta Ling. Ac. Scient. Hung.

(4) Dans d'autres missives du même genre, le message oral est simplement évoqué, sans l'indication « *patrio sermone* » ; il n'est pas question non plus d'une « explication » du texte de la lettre, p.ex. (*ibid.* III, 3) lettre au roi des Francs : *per eos* (sc. *legatos*) *etiam et verbo vobis aliqua dicenda mandamus.*

le supppose aussi Tjäder, 1982, 95, note 43, parce que, tout en étant de langue gotique, ils ne connaissaient pas l'alphabet gotique). On sait aussi (cf. Thompson 1966, 121) qu'un manuscrit des homélies latines de l'évêque arien Maximinus porte des notes marginales en gotique de la main, à ce qu'il paraît, d'un Ostrogoth du VIe siècle. Ajoutons que plusieurs scènes rapportées par Procope dans son récit des guerres d'Italie ne sont compréhensibles que si nous considérons qu'à cette époque (entre environ 530 et 552, à un moment donc où les armées des Ostrogoths étient déjà composées d'hommes nés et élevés en Italie) le Goth moyen parlait plus ou moins le latin ; tel le passage (Procope, Hist. des guerres, VI, 1, 11-20) qui relate l'histoire d'un Ostrogoth, soldat de l'armée assiégeant Rome, qui se retrouve la nuit au fond d'une fosse profonde avec un « Romain », donc un soldat de l'armée byzantine, qui y était tombé peu de temps avant lui. Les deux hommes mettent au point un plan plutôt complexe qui leur permettra de s'évader ; enfin, le Romain, sorti le premier, explique la situation au groupe d'Ostrogoths qui viennent de le sauver. Puisque le Romain ne savait sûrement pas le gotique (5) ni les Ostrogoths du commun le grec, ces longues palabres n'ont pu se dérouler qu'en latin.

Comme c'est normal, il est difficile d'apporter une preuve formelle du fait que, dans le rang des Romains, le bilinguisme latin-gotique était inconnu ou extrêmement rare. Des indications existent, pourtant. Pour l'aristocratie, d'abord : il semble (cf. la remarque de Mommsen dans sa préface à l'édition des Getica de Jordanès, MHG Auct. Ant. V, p. XXXVII) que Cassiodore lui-même, ayant pourtant vécu et travaillé de longues années à la cour de Ravenne, n'était pas en mesure de se servir du gotique. La seule véritable exception est mise en évidence en tant que telle : le patrice Cyprien, un ambitieux qui semble avoir joué un rôle peu reluisant dans la disgrâce et la mise à mort de Boèce et de Symmaque, a fait apprendre le gotique à ses enfants : ... *pueri stirpis Romanae nostra lingua loquuntur, eximie indicantes exhibere se nobis*

(5) Le plan commun des deux hommes prévoyait en effet que ce serait l'Ostrogoth qui appellerait à l'aide dans sa langue, comme s'il était seul dans la fosse. Que le gotique était généralement inconnu dans l'armée de Bélisaire, nous le savons aussi par quelques indications précises de Procope ; dans son Histoire des guerres, VII, 16, 24, il nous montre une scène au cours de laquelle, lors d'une attaque surprise effectuée en pleine nuit, les Ostrogoths reconnaissent (et massacrent) leurs ennemis grâce au fait que ceux-ci ne savent pas leur répondre en gotique.

futuram fidem (Cassiodore, Variae VIII, 21, 7 : *Cypriano... patricio Athalaricus rex*). Pour le petit peuple, il faut se contenter d'un *argumentum e silentio* unanime ; ainsi, dans les Dialogues de Grégoire le Grand, nous assistons à une série de scènes montrant de saints personnages en conversation avec des Goths : il n'est jamais question de problèmes de compréhesion, de paroles en gotique, la conversation se déroule tout naturellement en latin (6). Il y a même un miracle (Dialogues, IV, 27, 10-12) grâce auquel un petit esclave se met subitement à parler grec — et même bulgare, ainsi que d'autres langues non précisées — en dehors de son latin natal : preuve du fait que le « monolinguisme » latin était l'état naturel des gens du commun.

Dans ces conditions de bilinguisme « asymétrique », dans lesquelles la charge d'apprendre la langue des autres incombait aux Ostrogoths, on peut considérer comme certain que la population de l'Italie n'était exposée dans aucune région de la Péninsule à un bilinguisme latin-germanique autre qu'individuel et sporadique, et que son latin local continuait, plus qu'ailleurs dans l'ancien Empire d'Occident, à évoluer sur sa propre lancée, sans être exposé à une influence germanique véritable, dépassant des emprunts lexicaux occasionnels et périphériques. Sur un plan strictement linguistique, les premières décennies de l'occupation lombarde, après 568, n'ont pas dû entamer la suprématie et l'isolement de la langue des autochtones, malgré toutes les calamités que cette invasion apportait sur d'autres plans. Pour les habitants, les débuts de l'invasion lombarde n'apportaient pas de contacts suivis ou de cohabitation stable avec les occupants ; c'était le déferlement d'une soldatesque mal famée, barbare, étrangère de religion et de langue (7), d'une *gens nefandissima,* pour reprendre l'expression de Grégoire le Grand, à laquelle on cédait ou on résistait selon la situation et le moment, mais avec laquelle on n'avait rien en commun. L'établissement d'un véritable Etat lombard ne commencera que dans les dernières années du VIe siècle, l'abolition graduelle des barrières juridiques entre Romains et conquérants, plus ou moins parallèle à l'adoption du catholicisme par les Lombards ariens, ainsi que la fusion des deux populations ne commenceront que vers la fin du VIIe siècle, bien après les

(6) Par contre, lorsque ce sont des Lombards qui entrent en scène, Grégoire, réaliste, ne les fait en général pas parler.

(7) Grégoire de Tours, en décrivant une incursion lombarde près de Nice en 581, nous dit que les Lombards devaient faire venir un interprète pour parler avec les habitants (Hist. Fr. VI, 6).

limites chronologiques que nous nous sommes fixées (cf. l'étude classique de Bognetti 1939 ; bon résumé récent dans Wickham 1981, 28-47). Tout cela produisit les conditions, dans le royaume lombard, d'un bilinguisme transitoire qui mériterait une étude spéciale.

II.

DE L'ÉCRIT À L'ORAL ET DE L'ORAL À L'ÉCRIT

La deuxième question que nous abordons est relative à certains aspects du rapport entre l'écrit et le parlé : il s'agit de se demander dans quelle mesure, pour les locuteurs de l'époque et dans leur pratique courante, les textes écrits — tels qu'ils nous sont légués, de nature, de qualité, de style divers — constituaient la forme graphique adéquate de la langue qu'ils utilisaient ou, pour formuler la question d'un point de vue inverse, dans quelle mesure la langue qu'ils utilisaient quotidiennement appartenait, pour eux, au même univers linguistique que les textes qu'ils lisaient ou qu'ils entendaient réciter. Il va de soi que les locuteurs du VIe siècle, même les plus grammairiens, n'ont jamais formulé de questions de ce genre et que, par conséquent, il ne saurait y avoir de réponse directe. Il existe cependant des témoignages plus ou moins implicites, corroborés par l'examen des scriptas elles-mêmes ; il s'agit de les passer en revue.

Soulignons au préalable une nouvelle fois que ces questions relèvent de la linguistique externe : elles reviennent à se demander si l'on peut en rester à la théorie fréquemment avancée (cf. entre autres, dans la littérature récente, Durante 1981, 223) d'après laquelle, au VIe siècle et même avant, il y avait une situation que la sociolinguistique qualifie de diglossie, avec, d'un côté, un parler vulgaire de tous les jours, latin « populaire » ou déjà pré- ou proto-roman et, d'un autre côté, un latin écrit, une langue traditionnelle d'apparat, dont émanaient naturellement des productions orales rattachées au niveau et à la dignité de l'écrit.

Il existe, dans les lettres du pape Grégoire le Grand, un passage que je trouve fort important et que je cite *in extenso* (Greg. Magni Reg. Epist. XII, 6, ed. MGH 352, 26-30) : *illud autem quod ad me quorundam relatione perlatum est, quia reverentissimus frater et coepiscopus meus Marianus legi commenta beati Iob ad vigilias faciat, non grate suscepi, quia non est illud opus populare et rudibus auditoribus impedimentum*

magis quam provectum generat. Sed dic ei, ut commenta psalmorum legi ad vigilias faciat, quae mentes saecularium ad bonos mores praecipue informent. L'attitude sous-jacente à cette instruction est claire : si Grégoire souhaite que l'on fasse lire aux fidèles, *rudibus auditoribus,* le commentaire des Psaumes plutôt que le commentaire sur le livre de Job, c'est parce que ce dernier risque de les troubler, tandis que le texte consacré aux Psaumes les exhortera au bien. La question d'une barrière linguistique ne se pose même pas : que ces « rudes auditeurs » vivant dans le siècle soient à même de comprendre ces textes d'exégèse, écrits l'un et l'autre dans un latin chrétien correct et soigné, c'est pour Grégoire l'évidence même. Si le commentaire sur Job risque de les troubler, si celui sur les Psaumes leur sera profitable, c'est justement parce que, au niveau de la compréhension purement linguistique, les deux « passeront ».

Ce texte ne fait que réaffirmer à sa manière ce qu'un texte plus ancien — de trois quarts de siècle environ — nous apprend avec plus de clarté et de simplicité, à propos d'une région proche de l'Italie, reliée d'ailleurs à cette dernière par une commune sujétion aux Ostrogoths. Il s'agit d'un sermon de Césaire d'Arles. Voici les passages qui nous intéressent : Sermon 6, 2 *Quando noctes longiores sunt quis erit qui non possit dormire, ut lectionem divinam vel tribus horis non possit aut ipse legere, aut alios legentes audire . . . Vos ergo, fratres, rogo et admoneo, ut quicumque litteras nostis scripturam divinam frequentius relegatis, qui vero non nostis, quando alii legunt, intentis auribus audiatis.* ibid. 3 *Sed dicit aliquis : ego homo rusticus sum et terrenis operibus iugiter occupatus sum ; lectionem divinam nec audire possum nec legere. Quam multi rustici et quam multae mulieres rusticanae cantica diabolica amatoria et turpia memoriter retinent et ore decantant. . . . Quanto celerius et melius quicumque rusticus vel quaecumque mulier rusticana, quanto utilius poterat et symbolum discere, et orationem dominicam, et aliquas antiphonas.* Ibid. 8 *Qui potest totum retinere quod dicimus, Deo gratias agat, . . . qui totum non potest retinere, vel partem aliquam recordetur . . . Dicat unus alteri : Ego audivi episcopum meum de castitate dicentem. Alius dicat : Ego in mente habeo illum et de elemosynis praedicasse . . . Remansit in anima mea, quod dixit ut sic colamus animam nostram quomodo colimus terram nostram.*

L'opinion implicite de Césaire au sujet des possibilités de communication linguistique peut se résumer de la manière suivante (et il est à rappeler que Césaire avait un sens aigu de la réalité, qu'il connaissait bien ses fidèles et qu'il n'avait guère d'illusions à leur sujet) :

1. Les gens sachant lire comprennent sans difficulté le latin de la Bible ; ceux qui ne savent pas lire comprennent sans difficulté ce qui leur en est lu.

2. Les rustici, hommes et femmes, sont capables de comprendre et d'apprendre par cœur des textes comme le credo ou l'oraison dominicale, aussi et plus facilement que les « cantica diabolica amatoria et turpia ».

3. Les phrases des sermons latins peuvent être intégrées sans difficulté dans la conversation courante entre fidèles.

Le témoignage de ces textes est clair : un latin comme celui de la Bible (et il s'agissait déjà, surtout, de la Vulgate), comme celui des homélies et des commentaires bibliques, donc un latin chrétien « courant », grammaticalement correct, mais utilisant un vocabulaire « standardisé », peu varié et une syntaxe relativement monotone et simple, était compris sans difficulté, à la lecture comme à la simple audition, par le public moyen d'Italie et d'autres territoires méditerranéens, même par des gens simples, par des paysans, des personnes sans instruction aucune. Il y avait donc un passage automatique, une perméabilité en apparence complète entre l'écrit et le parlé.

Tout ceci appelle cependant des commentaires.

Premièrement : la lecture à haute voix des textes écrits (et même la lecture effectuée par le lecteur pour lui-même) devait obéir à des règles de correspondance entre prononciation et signe graphique qui n'étaient pas les mêmes que celles en vigueur à l'époque classique. Certaines des modifications étaient assez clairement codifiées par les grammairiens de la fin de l'Empire, et même par des contemporains comme Isidore de Séville ; il s'agit par exemple de l'obscurcissement de *-m* final, d'un début d'assibilation de certaines occlusives devant *yod,* de la non-prononciation de la lettre *h.* D'autres modifications, que nous connaissons fort bien — comme les confusions des timbres vocaliques, l'abolition des anciennes oppositions de durée, les confusions entre *b* et *v* — étaient rapportées par les grammairiens, faute de notions phonétiques claires, faute aussi d'une compréhension adéquate de mouvements en cours, de manière imprécise et confuse, bien que souvent très prolixe ; toujours est-il que des personnes plus ou moins instruites en étaient vaguement conscientes. Il est à peu près certain que la lecture à haute voix se faisait en conformité avec ces modifications, et suivait un automatisme à peu près inconscient : il ne s'agit pas ici de pronon-

ciation « vulgaire », mais d'une prononciation commune à tous, avec des nuances locales, des différences selon le degré de culture, etc., mais qui n'en détruisaient pas la fondamentale unité. S'en départir, essayer de reconstituer, en partie du moins, une prononciation conforme aux normes anciennes, relevait d'une prouesse de professionnel : *dispositis congruenter accentibus metrum novit decantare grammaticus* (Cassiodore, Variae 9, 21, 3).

Deuxièmement : le passage de l'écrit à l'oral et de l'oral à l'écrit ne fonctionnait pas de la même manière dans les deux sens. Dans un excellent article (1964, passim), se concentrant sur une période bien postérieure à la nôtre, Lüdtke a déjà indiqué l'importance de la distinction entre ce qu'il appelle « Vorlesen » et « Protokoll » — cette distinction est capitale pour notre époque. En effet, le passage de l'écrit à l'oral, à la lecture d'un texte à haute voix par exemple, se faisait, comme nous venons de le voir, avec un automatisme quasi complet, dans ce sens qu'une série donnée de graphèmes correspondait pratiquement toujours à une seule série de phonèmes. L'inverse n'était pas vrai : depuis l'époque classique, il s'est produit des amuïssements de phonèmes, des confusions de timbre vocalique, des simplifications phonétiques dans les groupes de consonnes, etc. — par conséquent, une série de phonèmes donnée pouvait correspondre à plusieurs transcriptions orthographiques. Exemple banal : si *dominum* se lisait toujours [domino], [domino] pouvait se transcrire non seulement *dominum,* mais aussi *domino,* et peut-être, par endroits, *dominus* et *dominos.* D'où, dans les textes rédigés par des gens peu instruits ou écrits par eux sous la dictée, des flottements multiples dans la transcription des mots et des morphèmes devenus homonymes dans la prononciation. On trouve des exemples éloquents dans les chartes ou les papyri qui présentent un texte en principe identique, mais dicté à différents témoins, sous des formes graphiques fort variées. Dans le papyrus de 591 Tjäder 37, les cinq témoins dont les textes autographes se suivent à partir de la ligne 73, transcrivent l'ablatif *(a) venditrice* de cinq manières différentes : *vindetricae, vindetrice, vendetricem, vendetrice* et — en caractères grecs — βενδετρικαι. Dans un environnement où la formation littéraire et grammaticale systématique était devenue rare ou même tout à fait sporadique, cet état de choses que nous nommerions transcodage asymétrique entre l'écrit et l'oral, produit des textes à orthographes extrêmement variables (dans certains types de scripta du moins) mais qui, à la lecture, auraient produit des énoncés oraux à peu près ou même rigoureusement identiques.

Il existait d'ailleurs, entre les deux types de transcodage, une autre asymétrie, bien plus simple. Le passage fréquent, normal était celui de l'écrit à l'oral, du texte à la lecture, soit de textes traditionnels comme les textes bibliques, liturgiques, etc., soit de textes rédigés par des personnes plus ou moins instruites, maniant avec une certaine routine la grammaire et l'orthographe traditionnelles. Le passage « direct » de l'oral à l'écrit était rare dans ce sens qu'il n'engageait d'habitude qu'un petit nombre de professionnels et se limitait, pour les gens du commun, à la signature de rares actes juridiques (8).

Dans ces conditions l'asymétrie du passage de l'oral à l'écrit et de l'écrit à l'oral restait tolérable aussi longtemps que l'acte de décodage normal et courant — la lecture des textes écrits et, naturellement, la compréhension par tous des textes lus — fonctionnait sans difficulté particulière, ce qui semble avoir été le cas au VIe siècle : les normes de lecture en vigueur produisaient, il est vrai, certaines homonymies, certaines confusions même entre formes flexionnelles des noms, sans pour autant mettre en danger la compréhension d'ensemble des textes. Les contemporains avaient, nous l'avons vu, le sentiment que les textes écrits faisaient normalement et régulièrement partie de l'univers langagier de la population entière et que, d'autre part, le parler spontané avait, dans l'écrit, une contrepartie adéquate qui n'était pas linguistiquement inaccessible aux locuteurs. Il y avait naturellement, dans ce sentiment d'unité, une part de mirage : dans la langue parlée, prononcée, la flexion nominale était en ruines, et la structure d'ensemble de la langue en était ébranlée. Néanmoins, ce sentiment reposait sur l'expérience de la réussite courante, normale, quotidienne de la communication au niveau de la communauté entière, et avait par conséquent un fondement solide dans une réalité vécue, donc transitoire.

III.

LE LATIN EN ITALIE ET HORS D'ITALIE : UN SENTIMENT D'UNITÉ

Cette langue une, gardée intacte malgré la présence des Germains, a une identité solide et inaliénable aux yeux des contemporains : c'est

(8) La rédaction de textes religieux ou littéraires impliquait naturellement aussi un passage de l'oral à l'écrit, notamment lorsqu'elle se faisait par la dictée ; c'était cependant un processus plus complexe, impliquant des révisions, des corrections, donc des phases de lecture et de relecture.

le latin. Certes, un sentiment de décadence subsiste dans cette conscience de continuité, et le cri que prête à ses moines Cassiodore dans la Préface de son ouvrage De orthographia n'est pas une simple fleur de style : '*quid prodest cognoscere nos vel quae antiqui fecerunt vel ea quae sagacitas vestra addenda curavit nosse diligenter, si quem ad modum ea scribere debeamus omnimodis ignoremus* ?' (H. Keil, Grammatici Latini VII, 143, 1-5).

Cette « latinophonie » vivante correspond, au début du siècle encore, à une idéologie : Cassiodore cherche à persuader ses maîtres germaniques de la possibilité et de l'importance d'une légitimation de leur pouvoir grâce à l'usage du latin : (Variae IX, 21, 4) *hac* (sc. *grammatica*) *non utuntur barbari reges : apud legales dominos manere cognoscitur singularis. arma enim et reliqua gentes habent : sola reperitur eloquentia, quae Romanorum dominis obsecundat.* Elle correpond aussi à une sensibilité, et chez un homme comme Grégoire le Grand, à une sorte de patriotisme linguistique qui frise le mépris pour d'autres langues ; Grégoire redit si souvent qu'il ne comprend pas, ne lit pas, ne pratique pas le grec que cette exclusivité même rend ces dénégations légèrement suspectes, surtout si on lit la remontrance suivante : (Greg. Magni Reg. Epist. III, 63, ed. MGH I, 225, 5-6) *Domnae Dominicae salutes meas dicite, cui minime respondi quia cum sit Latina graece mihi scripsit.*

Ce latin n'est pas, pour les contemporains, un latin d'Italie, une langue locale : son unité par-delà les limites de la Péninsule n'est jamais mise en doute. L'idée d'une diversité territoriale affectant l'usage commun et l'intercompréhension entre régions de la Romania n'effleurait personne. Même dans les écrits grammaticaux, les renvois à des faits locaux sont presque non-existants, ou repris à des grammairiens antérieurs de quelques générations. Le seul qui parle de variétés du latin est Isidore de Séville, mais ce sont chez lui des variétés chronologiques (Etym. IX, 1, 6). Pour sa propre époque, il parle d'une « lingua latina mixta », correspondant sans doute, comme le prouve le contexte, à la *koiné* grecque, donc encore à une langue commune à diverses régions (cf. Wright 1982, 93) (9). Et lorsqu'il dit plus loin (Etym. IX, 1, 8) *Omnes*

(9) Le « patriotisme linguistique » du pape Grégoire n'est pas inconnu à Isidore non plus, ni sans doute l'intention de propagande que l'on observe chez Cassiodore ; cf. Etym. II, 16, 2 *Latine autem loquitur qui verba rerum vera et naturalia persequitur nec a sermone atque cultu praesentis temporis discrepat.*

occidentis gentes verba in dentibus frangunt sicut Itali et Spani, cela devient parfaitement obscur et prouve simplement, s'il en est besoin, qu'Isidore ne perçoit pas de différence entre régions romanes (il oublie de mentionner la Gaule).

Pour un non Latin comme Procope, l'identité et l'homogénéité du latin parlé dans les diverses régions de l'Empire est à un tel point une donnée immuable et naturelle qu'elle ne mérite même pas de mention explicite, bien que ses références au latin soient très fréquentes (explications de noms de lieux, de dénominations d'objets, etc., dans les différentes régions qu'il a parcourues à la suite de son maître Bélisaire).

Tout ceci ne veut naturellement pas dire qu'il n'y ait pas eu de différences territoriales dans le latin parlé de l'époque, entre anciennes provinces et même à l'intérieur des provinces ([10]). Ce qui est certain, pourtant, c'est que ces différences n'entamaient pas, pour les contemporains, l'unité fondamentale du latin. Nous ne pouvons que redire ce que nous avons dit plus haut en parlant de l'unité de la langue écrite et de la langue parlée : si le sentiment de l'homogénéité territoriale du latin était une illusion, cette illusion se fondait sur l'expérience continue de l'intercommunication et l'intercompréhension sans obstacle entre latinophones appartenant à des régions diverses.

Cette curieuse contradiction entre la réalité consciente et vécue de l'expérience communicative quotidienne et, d'autre part, les profonds processus diachroniques qui ne percent pas jusqu'à la conscience des locuteurs — c'est en elle que réside, pour nous, la leçon la plus inquiétante du tableau que nous venons d'esquisser.

Budapest. Joseph HERMAN

(10) Je me suis souvent exprimé à ce sujet ; cf. un résumé récent (avec bibliographie) dans Herman 1985.

OUVRAGES CITÉS (11)

Césaire d'Arles : Césaire d'Arles, *Sermons au Peuple,* éd. par M.-J. Delage. Sources chrétiennes nos 17, 243, Paris 1971, 1978.

Bognetti 1939 : G. P. Bognetti, *Longobardi e Romani.* In : Studi di Storia e Diritto in onore di Enrico Besta per il XL anno del suo insegnamento, Milano 1939. Pp. 353-410.

Durante 1981 : M. Durante, *Problemi del passaggio del latino all'italiano.* In : La cultura in Italia fra tardo antico e alto medioevo. Atti del convegno tenuto a Roma . . . dal 12 al 16 Novembre 1979. Roma 1981, 218-223.

Herman 1985 : J. Herman, *La différenciation territoriale du latin et la formation des langues romanes.* In : Actes du XVIIe Congrès International de Linguistique et Philologie Romanes (Aix-en-Provence, 29 août - 3 septembre 1983). Aix-en-Provence 1985. Vol. II, 15-62.

Herman 1987 : J. Herman, *Gondolatok a közösségi kétnyelvüségröl* (« Remarques sur le bilinguisme de groupe »). Magyar Nyelv LXXXIII (1987), 448-454.

Luiselli 1981 : B. Luiselli, *La situazione linguistica dell'Italia tardoantica.* In : La cultura . . . (cf. sous Durante), 183-199.

Lüdtke 1964 : H. Lüdtke, *Die Entstehung romanischer Schriftsprachen.* Vox Romanica 23 (1964), 3-21.

Petracco-Sicardi 1981 : G. Petracco-Sicardi, *La situazione linguistica nell'Italia precarolingia.* In : La cultura . . . (cf. sous Durante), 201-215.

Saussure 1922 : F. de Saussure, *Cours de linguistique générale.* Paris 1922 (2e tirage).

Thompson 1966 : E. A. Thompson, *The Visigoths in the Time of Ulfila.* Oxford 1966.

Tjäder : J.-O. Tjäder, *Die nichtliterarischen lateinischen Papyri Italiens aus der Zeit 445-700.* Uppsala, I. 1955, II (Stockholm) 1982.

Wickham 1981 : Chr. Wickham, *Early Medieval Italy.* London 1981.

Wright 1982 : R. Wright, *Late Latin and Early Romance in Spain and Carolingian France.* Liverpool 1982.

(11) Les textes latins sont cités d'après leur édition courante dans les Monumenta Germaniae Historica (= MGH) ou dans Migne, Patrologia Latina. Une exception est consignée dans cette bibliographie.